

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 21

Artikel: L'ivrogne
Autor: Marcel, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217235>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vaille un peu le jour : le soir on va au théâtre, au concert, au cinéma et le tout « à l'œil » : je suis propriétaire d'une petite feuille et journaliste en même temps : nous nous arrangerions bien et pour peu que tu aies conservé la tournure d'esprit que je te connaissais autrefois, je crois que tu ferais même fort bien mon affaire : allons, touche là, c'est entendu !

Bien que je n'aie jamais brillé comme écrivain, mais que de temps à autres, il me soit arrivé de noircir quelques feuillets pour un journal ou une très modeste revue, l'offre me tenta et j'allais même, sur-le-champ, l'accepter avec reconnaissance, lorsqu'un scrupule me retint, scrupule que j'expliquai à mon ami.

— Viens, me dit mon interlocuteur, faisons quelques pas ensemble et je te dirai pourquoi j'en ai assez de mon métier.

Bras dessus, bras dessous, nous longeâmes les rues de la cité et, comme nous étions au printemps, mon ami me conduisit tout droit du côté d'une modeste auberge campagnarde, sous la tonnelle de laquelle nous nous assimes tous deux et, tout en dégustant « trois décis de bon nouveau », mon ami m'ouvrît son cœur et me débita, sur un ton triste, les considérations suivantes :

— Les temps, vois-tu, mon cher, deviennent toujours plus difficiles pour le journaliste et le public toujours plus exigeant et comme le public est composé d'une foule de gens qui pensent très différemment les uns des autres, il est impossible de les contenter tous à la fois, aussi quoi qu'il arrive, le journaliste est en beaute à de perpétuelles critiques : le journal a-t-il beaucoup d'annonces, on lui reproche de ne pas donner assez de place aux articles de fond et aux informations ; si en revanche, il en a peu, on ne l'achète pas, ou s'il a des actionnaires, ceux-ci lui reprochent de ne pas faire de bénéfices. Si je me montre beaucoup dans la rue ou dans les lieux publics, des lettres anonymes me signifient que je perds mon temps ou que je n'ai rien à faire : d'autre part, si je m'enferme chez moi pour travailler, on m'accuse d'être un paresseux et de manquer de contact avec le public, ce qu'un journaliste doit éviter avant tout. Si je refuse d'une société un interminable compte-rendu d'une soirée, je me fais des ennemis mortels et si je l'insère, on me fait savoir que je remplis les colonnes de mon journal de bavardages inutiles.

D'un autre côté, si, par bonté, j'omets de rapporter des nouvelles douloureuses et cruelles, on me juge plein de ménagements vis-à-vis des classes privilégiées, mais si, au contraire, je publie ces nouvelles, je m'attire des désagréments et l'on me dit que j'aurais mieux fait de taire ces peccadilles.

Si je ne donne pas le nom d'un accusé prévenu d'une mauvaise action, c'est parce que je me suis laissé corrompre, si, en revanche, j'imprime ce nom, il y a des gens qui ne se gênent pas de me faire savoir que je suis à l'affût des scandales.

Si mes articles sont très objectifs, on les trouve ennuyeux et si mon style a, par malheur, le tour incisif, on me déclare mal élevé et grossier ; si, de temps à autre, je me permets une plaisanterie, vite on me taxera de superficiel et d'impertinent ; dévoiler certains abus, c'est se voir traiter d'insolent ou de chercher à faire du chantage et si, enfin, je néglige de tirer, pour les autres, les marrons du feu, on ne manquera pas de dire que je suis un pleureur.

Dernièrement, j'exprimais mon indignation de ce que des automobilistes filaient à une allure vertigineuse au moment de la sortie des élèves des écoles et le lendemain déjà, je trouvai dans ma boîte une lettre me disant que ces mêmes chauffeurs ne regrettaien qu'une chose, c'était de ne pas avoir pu m'écraser, moi et mon chien !

Non, vois-tu, mon cher, j'en ai assez de ce métier et c'est pourquoi je t'offre et te cède ma place ; toi, tu es calme, les émotions diverses passent sur toi comme les gouttes de pluie sur les ailes d'une poule d'eau ; tu as le tempérament du vrai journaliste ; tu sauras t'arranger mieux que moi avec ce public difficile et grincheux...

Après ce long discours, mon ami, se sentant soulagé d'un grand poids, vida son verre avec volupté ; puis, me regardant fixement, ajouta :

— Eh bien, quelle est ta réponse ?

— Non, merci, mon cher, lui répondis-je ; un homme averti en vaut deux, dit-on, et je reste ce que je suis.

Nous rentrâmes en ville, lui, tout pensif et moi-même heureux de vivre tranquille dans mon coin, bien éloigné du public, et c'est pourquoi je ne devins pas journaliste. — G.

Le point de jonction. — Un maître pose ce problème à un élève : « Deux ouvriers sont occupés au pavage d'une rue de 70 mètres. Ils vont à l'encontre l'un de l'autre ; le premier fait deux mètres de pavage, tandis que le second en fait un. Où vont-ils se rencontrer ? »

— A la pinte, m'sieu !

P.

L'IVROGNE

Il titube, il s'écroule, il se relève, il passe, Et le monde en riant s'arrête sur la place.

Il titube, et chez lui sa femme pâle attend, Elle a prié pour rien, puis elle a pleuré tant Que ses yeux restent secs et sa bouche muette. Dans l'ombre, un nouveau-né s'agitait en sa cou-

chette,

Il a faim, les plus grands à son chevet ont faim, Sur la table il n'y a qu'un verre et pas de pain.

Il titube, il s'écroule, il se relève, il passe, Et le monde en riant s'arrête sur la place.

Il s'écroule. Les siens ont un air hébété, Et du chien que l'on bat le regard attristé. Partout dans leur taudion le vent glacial s'engouffre. On toussote, on a froid, on a la fièvre, on souffre. Dans cet infect endroit le soleil n'entre pas ; L'eau sale, sur les murs, suinte du haut en bas.

Il titube, il s'écroule, il se relève, il passe, Et le monde en riant s'arrête sur la place. Il se relève, il passe, il entre au cabaret, Ne le retenez pas, car il se fâcherait ! Il en ressortira le matin de bonne heure, On devra le traîner alors à sa demeure ;

Des amis, comme lui déclassés par l'alcool, Le laisseront tomber lourdement sur le sol. Il titube, il s'écroule, il se relève, il passe, Et le monde en riant s'arrête sur la place.

André Marcel.



LE NOUVEAU DIRECTEUR

(Suite.)

Longtemps avant qu'on ne fixât la date, les préparatifs commencèrent. Il ne serait pas dit qu'à Biollens on ne faisait pas les choses aussi bien qu'ailleurs, surtout que maintenant on avait un régent d'attaque sur lequel on pouvait compter.

Durant trois soirées, les filles se réunirent dans la salle de commune pour tresser des guirlandes de mousse et faire des roses en papier. Les garçons s'en allaient, à la nuit tombante, chercher des branches de sapin pour compléter la décoration. Et c'est ainsi que pendant ces soirées, le bâtiment d'école, si tranquille à l'ordinaire, fut animé comme un hôtel de premier rang. Les doigts agiles allaient et venaient sans se lasser, les langues étaient déliées et les rires partaient d'un bout à l'autre de la salle, sans discontinuer. Les guirlandes de mousse s'entassaient dans les corbeilles, pareilles à de grands boas endormis, ayant le dos tout piqué de taches roses, jaunes ou bleues, des roses en papier.

Quand tout fut prêt, on monta la scène — une jolie petite scène louée à une société du voisinage. Elle paraissait toute petite dans cet immense bâtoir mécanique transformé, pour la circonstance, en salle de spectacles. Tout autour, on cloua des branches de sapin encadrant les écussons des vingt-deux cantons, cependant qu'aux premières poutres, on suspendait des drapeaux. Mais tout en haut, sous le toit rustique, les araignées continuaient de tisser

paisiblement leurs grandes toiles toutes chargées de poussière. Ensuite, on déroula le rideau de la scène : il représentait une terrasse d'hôtel avec vue sur le lac et les Alpes.

Il fallut encore s'occuper de placer les bancs. C'est ce que fit Jules au Sapeur durant l'après-midi du samedi qui précédait le grand jour. Sur un char à brancards attelé d'un cheval, il transporta tous les bancs qu'il put trouver. Mais il n'y en avait pas assez, car on comptait sur un public très nombreux. Le président était embarrassé.

— C'est bien simple, dit François Dutoit, surnommé le Nègre parce qu'il avait servi cinq ans dans la Légion étrangère, on prendra les bancs de l'église.

Puis avec un air goguenard, il ajouta :

— On aura au moins une fois l'occasion de s'asseoir dessus !

— Tu as raison, répondit le président, on les prendra tout de suite après le sermon... J'espère que le syndic sera d'accord.

— Oh ! le syndic, le syndic, repartit Dutoit, il fait tout ce qu'on veut pourvu qu'on vote pour lui. Sur ces entrefaites, Pierre Dupré arriva.

Il admirâ la décoration, passa en revue tous les écussons et lut toutes les devises. Au-dessus de la grande porte d'entrée, large et haute comme une porte de grange, un écriteau portait ces mots : « Soyez les bienvenus ! » Et partout s'entre croisaient les belles guirlandes de mousse avec leurs taches claires se détachant sur le fond vert sombre.

Il admira et félicita si chaleureusement les demoiselles pour leur travail, que Marie Clavel — la fille du syndic — en rougit de plaisir. Cependant, on installait, dans une petite salle voisine, le tonneau de vin de Lavaux et divers rafraîchissements. Quand tout fut prêt, la répétition générale commença. Elle dura jusqu'à minuit parce que le directeur ne se montrait jamais satisfait et que chanteurs, acteurs et actrices étaient distraits par les beaux costumes qu'ils arboraient, en scène, pour la première fois.

* * *

Enfin le grand jour arriva. Dès le matin, le village prit un air de fête. Balayées dès le samedi soir, les rues avaient un bel aspect. Ici et là, suspendue à l'angle d'une ferme, une oriflamme verte et blanche se balançait au vent printanier. Il avait plu pendant la nuit, une fine petite pluie qui avait amolli la terre et fait pousser au creux des vallons et le long des ruisseaux les premières primevères.

Quand les cloches sonnèrent pour appeler les fidèles au sermon, la société de chant s'y rendit en corps. Il faisait beau. Le ciel bleu, où passaient quelques nuages, se voilait dans les lointains d'une brume légère ; seules les hautes cimes des Alpes apparaissaient ; dans l'air léger, les oiseaux prenaient leurs ébats.

Le pasteur fit un sermon de circonstance. Il parla de la beauté de la vie campagnarde et des joies qu'elle procure. Il parla de l'art qui élève l'homme au-dessus de lui-même, l'éloigne du matérialisme et le rapproche de l'idéal. Ensuite la Société chanta un de ses plus beaux morceaux et la cérémonie étant terminée, le public s'écoula lentement dans la rue.

Ce jour-là, dans toutes les maisons, le repas de midi fut copieux. Chez les Genthod, où Pierre prenait pension, on avait rôti le plus beau coq de la basse-cour, aussi le dîner se prolongea-t-il jusqu'à deux heures.

Durant l'après-midi, on vit passer de nombreux chars à bancs, amenant à Biollens toute la jeunesse des villages voisins. Au bruit des grelots se mêlaient des refrains connus et des chansons gaies. Et toujours revenaient sans cesse ces deux vers par lesquels, jeunes gens et jeunes filles, exprimaient la joie qu'ils éprouvaient :

*Salut à toi, jeunesse,
O doux printemps du cœur.*

On détalait au Café des Balances, on commandait du thé pour les demoiselles, tandis que les garçons buvaient un litre en jouant aux quilles.

A six heures précises, la fanfare attaqua un pas redoublé sur la place de l'église. Alors un frisson de joie passa sur le village : sociétaires, membres